

LA SCIENCE POPULAIRE

Paraissant tous les huit jours.

Adresser tout ce qui concerne l'Administration et la Rédaction du journal, à VERVIERS, place des Récollets, (cour Sauvage, 13).

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera envoyé à la Rédaction.

Abonnements, payables d'avance. Verviers, 1 an, 4 francs, 6 mois, fr. 2-25.

Pour la Belgique, 1 an, fr. 4-50, 6 mois, fr. 2-50
Pour l'étranger, le port en sus.

Un numéro: DIX CENTIMES.

AVIS.

Les personnes qui ne désirent pas s'abonner sont priées de renvoyer le présent numéro.

Toutes les difficultés matérielles, inséparables de l'établissement d'un nouveau journal, n'étant pas encore levées, le numéro suivant ne paraîtra que dans quinze jours.

Nos abonnés recevront plus tard, en compensation, un numéro supplémentaire.

SOMMAIRE: Notre raison d'être. — De la méthode en philosophie. — Le métier Jacquart. — Influence des machines. — Cours publics, conférences, meetings. — Meeting d'Yvoz-Ramet. — Poésie: des Journalistes (1792).

NOTRE RAISON D'ÊTRE.

Nous vivons à une époque de transition dans laquelle une société nouvelle, en voie de formation, lutte avec ardeur contre la vieille société qui perd de jour en jour de sa force, de sa dignité et de son prestige. La classe bourgeoise, née à la vie publique depuis 1789, a donné tout ce qu'elle pouvait; depuis un quart de siècle, elle est épuisée et ses nouvelles créations sont toutes frappées au coin de la stérilité la plus complète. Elle possède encore, il est vrai, le capital et la force, mais ces deux éléments essentiels de la vie des peuples, ne lui servent plus qu'à corrompre et à tuer; entre ses mains débiles, ils ne sont plus capables de rien créer de bon ni de durable. La bourgeoisie, en effet, est absolument décrépite et vermoulue. Le pouvoir, la politique, la magistrature, la presse politique, grande et petite, la finance, le commerce, l'industrie, la littérature et la science: tout s'achète, tout se vend, tout se troque. Le pouvoir est au plus offrant; pour ne parler que de la Belgique, par exemple, le régime d'intrigue politique et de corruption constitutionnelle que nous subissons depuis si longtemps, nous a tellement avachis

que, si nous n'y prenons garde, la dégradation, la décomposition morale et sociale sera sans remède. L'envahissement des fonctions politiques par des financiers de tout genre a produit chez nous une confusion telle que l'on ne sait pas vraiment si l'on a affaire à des législateurs honnêtes, mais idiots, ou à de vulgaires boursicotiers. Depuis un demi-siècle environ, la ploutocratie belge se vautre jusqu'au cou dans le bourbier de la finance, dans le tripot de la Bourse; et il n'est peut-être pas un ministre, pas un représentant, pas un homme politique dont le nom n'ait été souillé dans quelque combinaison véreuse, dont la notoriété n'ait été atteinte dans quelque tripotage malsain! L'aristocratie de naissance, revenue de ses antiques pudeurs, donne la main à l'aristocratie de fortune et l'une et l'autre, mêlant la politique et la finance, le gouvernement et les affaires, se sont ingénies à couvrir le pays d'un inextricable réseau de sociétés anonymes, immobilières, d'assurances, agricoles, industrielles, de chemins de fer, de charbonnages, et autres, toutes patronnées par une société générale d'exploitation laquelle à son tour soutient le pouvoir politique et est soutenue par lui! C'est l'intrigue, l'agiotage, le trafic, la spéculation, organisés du haut en bas de l'échelle gouvernementale; la Bourse est l'anti-chambre du ministère et le ministère est une succursale de la Banque! Grâce à ce système, des ambitieux sans puissance et sans talent, des flatteurs cyniques et des courtisans éhontés se partagent les places, les fonctions, « les honneurs, » et grugent à l'envi tout ce qui n'est pas marchand comme eux. O Balzac! si tu pouvais revenir et voir à l'œuvre nos Mercadet, nos Birotteau et nos Gobseck, comme tu reprendrais ta plume et ton scalpel, jugeant et avec raison que tu n'as pas assez disséqué, assez flagellé encore!

La magistrature, la presse, la littérature et la science sont au service de ces gens et caressent complaisamment leurs combinaisons mal-

propres. La justice, on l'a dit depuis longtemps, rend des *services* et non des *arrêts*; la presse politique, depuis les grandes feuilles quotidiennes jusqu'aux petits carrés de papier de province, après avoir préparé le terrain électoral pour les cléricaux ou pour les libéraux, et avoir rendu compte, avec des larmes d'émotion dans les yeux, de la visite gracieuse de Sa Majesté le Roi, reçoit chez elle les financiers, ses amis et ses maîtres. M. X. vient annoncer qu'il entre dans telle combinaison; elle est véreuse, mais le journal servira à faire mousser les affaires. Il lance sur le scribe à gages son regard constamment chargé de projections magnétiques et s'éloigne, la tête haute, laissant sur sa table de travail le prix des flagorneries qui paraîtront, à son adresse, dans le prochain numéro du journal. Nulle dignité, nulle pudeur, rien que l'amour immodéré de l'or. La science est au niveau de l'intelligence bourgeoise: rien, chez elle, ne vient troubler sa quiétude; les opinions religieuses et sociales des bourgeois sont amplement respectées. La littérature est un cloaque où tous les vices, aimables ou grossiers, sont exhibés tour à tour pour l'amusement de cette société gangrenée qui n'est plus capable d'une nourriture spirituelle, saine et substantielle. La Thérèse chante *C'est dans le nez que ça m'chatouille* et fait rire délicieusement le bourgeois ventru et podagre; Alexandre Dumas fils fait un livre canaille, *l'Homme-Femme*, et comme la société dont il est le héraut, est canaille aussi, elle dévore ces pages malsaines qu'il faudra réimprimer jusqu'à trente fois! Cela vous soulève le cœur de dégoût et d'indignation.

Une société, arrivée à ce degré de pourriture morale et sociale, ne peut plus vivre longtemps et c'est pour cela aussi que rien ne peut prévaloir contre la société nouvelle qui s'organise lentement, mais sûrement. Le monde des travailleurs est à la veille d'entrer sur la scène; il apporte des éléments de régénération qu'il n'est au pouvoir de personne de détruire, parce qu'ils sont basés sur le droit et qu'ils serviront à instaurer l'harmonie et la justice dans les rapports des hommes entre eux, dans les institutions de la société future. Il y a quelques années à peine, les travailleurs étaient presque tous isolés, vivant au jour le jour de leurs idées personnelles, désespérés du reste par des défaites successives, amenées par des bourgeois qu'ils avaient reçus parmi eux et qui les avaient trahis; aujourd'hui, sur toute la surface de l'Europe et jusque dans le Nouveau-Monde, il n'y a plus pour ainsi dire si

petit corps de métier qui n'ait sa société, son association de résistance, de maintien de prix, son cercle d'études sociales! Tout cela parfaitement coordonné, relié avec les autres corporations du même métier d'abord, avec les corporations de tous les métiers ensuite; localement, régionalement et internationalement. A l'heure qu'il est, nous pouvons avancer qu'un simple groupe de cent ouvriers, ainsi organisés, en sait plus long sur l'avenir de la société et de ses institutions que toute la bourgeoisie ensemble. Elle n'est plus en effet qu'une cohue sans idées comme sans conscience; les travailleurs, au contraire, ont compris qu'ils portent en eux tout l'ordre nouveau.

C'est ici le lieu de dire ce que nous entendons faire, en publiant ce petit journal modeste et populaire. On pourrait nous dire que paraissant à Verviers, il fera double emploi avec le vaillant organe de la Fédération du bassin de la Vesdre, le *Mirabeau*. Que le lecteur se détrompe. Le *Mirabeau* est un journal officiel au service de l'Association internationale des travailleurs; il est le lien intellectuel entre toutes les sections, et il s'occupe avant tout des besoins actuels de la lutte prolétarienne; il est organisé de façon à servir, au jour de la liquidation, de recueil des griefs ouvriers; il constitue, en un mot, les *cahiers du travail* du bassin de la Vesdre. Notre journal, au contraire, est une œuvre toute spontanée et toute *personnelle*, destinée à porter, surtout dans la *famille* du travailleur, les éléments de la science théorique, ce que le *Mirabeau*, par suite de sa nature spéciale, n'a pas toujours le temps de faire. Il existe peu de livres encore, soit dans le domaine des sciences proprement dites, soit dans celui de l'histoire, de la morale, de la littérature, que le travailleur puisse donner à lire, aux rares heures de loisir, à sa femme ou à ses enfants; et puis les bons livres, en général, ne sont pas à la portée de toutes les bourses. Nous voudrions obvier à cet obstacle, dans la mesure de nos moyens, en vulgarisant autant que possible, les doctrines et les résultats de la véritable science, celle qui n'admet ni réticence ni sophistication. Nous servirons la Révolution sociale, au triple point de vue religieux, politique et économique; au point de vue religieux, en prouvant que toutes les religions, étant des manifestations de l'esprit humain dans l'enfance des sociétés, doivent faire place à l'heure présente aux seuls enseignements de la science; au point de vue de la politique, en démontrant que les principes sur lesquels

celle-ci s'appuie, étant, au même titre que la religion, une émanation de l'Absolu, elle doit disparaître progressivement, en faisant place au principe humain d'*an-archie*; au point de vue économique, en établissant clairement que les antagonismes et les contradictions de l'économie bourgeoise, étant insolubles, il n'y a de salut pour la Société que dans le socialisme, seul capable de réaliser la Justice, but suprême de tous nos efforts.

Nous n'avons plus besoin, après cela, pensons-nous, de faire acte d'adhésion à l'Association internationale des travailleurs; nous luttons avec elle et à côté d'elle avec la même ardeur et avec les mêmes espérances. Aussi, nous osons compter sur le concours des travailleurs; ce journal est fait pour eux; c'est à eux qu'il appartient de le soutenir, s'ils le jugent digne de leurs sympathies !

De la méthode en philosophie.

« L'homme, a dit un savant médecin, s'habitue difficilement à ignorer. Il a en lui, une tendance spontanée qui le porte à *expliquer* avant de *connaître*. » Ces paroles sont profondément vraies; nous y découvrons le secret de la marche de l'esprit humain à travers les âges. Expliquer avant de connaître signifie donner la raison des choses sans appuyer son raisonnement sur un ensemble de faits observables, et présenter des conclusions qui ne sont pas plus ou moins immédiatement susceptibles de vérification. Il s'agit de savoir si cette tendance qui porte l'homme à expliquer avant de connaître est de nature à servir efficacement la science, c'est-à-dire la vérité; il s'agit de savoir si, dans ces conditions, il est possible à l'homme « de fonder une philosophie qui, en ralliant à elle tous les esprits, puisse se montrer capable de présider à notre organisation et à notre évolution sociales. » (1)

C'est ce que nous allons rechercher, en étudiant sommairement la méthode, la doctrine et les résultats des trois modes principaux de philosophie, le mode théologique, le mode métaphysique et le mode positif, et comme nous faisons œuvre de science essentiellement populaire et vulgarisatrice, nous nous aiderons, en le résumant en grande partie, d'un excellent petit livre dont nous recommandons la lecture attentive à tous nos amis : *Le positivisme pour tous*, par L. André-Nuytz. Le lec-

teur y trouvera, développées dans un style à la fois très-concis, très-clair et très-élégant, les idées fondamentales d'une philosophie qui est aussi la nôtre, et qui seule, dans ces jours sombres et tristes de la réaction européenne, est capable de nous fortifier, en nous inspirant, dans l'avenir de la Révolution, une confiance sereine et sans limites...

I

De la théologie.

L'objet de toute philosophie est d'établir certains principes qui, en s'imposant à tous les esprits, permettent de formuler des règles de conduite, auxquelles puissent se soumettre, de plein gré, les hommes destinés à partager une même existence sociale. — Ces principes doivent en même temps concourir à l'établissement d'une conception générale du monde, afin de donner satisfaction, d'une manière plus ou moins normale, au désir de savoir qui est un des caractères de l'espèce humaine. (1)

La méthode théologique remplit-elle ces conditions indispensables ? Ou plutôt, pourquoi les sociétés anciennes, celles où la science et la civilisation n'existaient encore qu'à l'état rudimentaire, avaient-elles pour base cette philosophie, et pourquoi cette méthode est-elle généralement rejetée par les sociétés modernes où la science est plus développée et la civilisation plus avancée ?

Dans l'enfance des sociétés, l'homme, en raison de son ignorance des phénomènes naturels, ne comprenait presque rien à tout ce qu'il voyait, et en raison de sa curiosité native, cherchait cependant à expliquer ce qui pour lui était inexplicable. Son impuissance personnelle devait naturellement aboutir à lui faire considérer le monde et ses phénomènes comme régis par une puissance supérieure et extérieure à l'humanité. A cette puissance souveraine, l'homme attribua le pouvoir d'avoir tiré la matière du néant, « pouvoir créateur auquel l'univers devait son existence. » L'homme, ne sachant pas encore, par la science, que la matière, ne pouvant être détruite, ne pouvait pas non plus être créée, « tirée du néant, » se trouva satisfait de son explication et l'histoire des différents peuples prouve que cette conception heureuse d'une force créatrice, mystérieuse et inconnue, s'est trouvée appropriée à la nature humaine. « L'énorme durée des différentes religions, dit

(1) L. ANDRÉ-NUYTZ. — Le positivisme pour tous, page 16

(1) Le même. page 4.

M. André-Nuytz, met en évidence l'aptitude qu'a pu présenter autrefois, pour déterminer les croyances, le *surnaturel*, appuyé sur les sentiments de crainte ou de reconnaissance. »

Mais cette philosophie ne pouvait contenter indéfiniment l'esprit humain et lorsque l'état général des connaissances fut plus avancé, on découvrit que sa méthode devait inévitablement amener sa perte. De plus, « les conditions spéciales où se place cette philosophie pour établir sa doctrine, » sont de nature à lui enlever aujourd'hui la confiance dont elle a joui sans conteste pendant la longue période de la primitive humanité.

Nous connaissons la méthode de la théologie : elle rapporte à la volonté créatrice d'une puissance surnaturelle, l'existence de l'univers tout entier et le gouvernement même du monde. Elle ne se demande pas ce que c'est qu'un phénomène, ce qu'on entend par loi naturelle ; elle croit que tout est possible, venant de cette puissance souveraine, même l'interversion ou le renversement des lois physiques, ce qui sert à justifier le *miracle*. Mais, à mesure que l'esprit humain, « en étudiant la nature, en en découvrant les lois et en créant les sciences, » s'est développé, il s'est montré plus âpre, plus revêche, plus rebelle à admettre, dans le gouvernement des choses, une volonté capable de contrarier les lois qu'il avait trouvées, « lois dont il avait mis en évidence la *constance* et la *régularité*. » (1)

Nous venons de parler du *miracle* et ce que nous avons dit du développement relatif de l'esprit se trouve confirmé par ce fait particulier. En effet, les théologiens et les spiritualistes peuvent encore ergoter à l'heure qu'il est sur Dieu, l'âme, l'immortalité, mais le crédit que des âmes candides accordent encore à leurs palabres ne va guère au-delà de ces questions inaccessibles à notre raison. Mais, « qui donc, (2) aujourd'hui, ajoute foi aux miracles contemporains ? Qui croit, depuis Championnet, à la liquéfaction du sang de Saint-Janvier ? Les rois de France guérissent-ils encore les écrouelles ? A-t-on osé imposer à la foi des fidèles l'apparition de la Vierge de la Salette aux jeunes Giraud ? Et le zouave Jacob a-t-il été béatifié, pour avoir, comme les apôtres, guéri les malades par l'imposition des mains : (*) Certains, il est vrai, parviennent à

conserver en eux la croyance à quelques faits surnaturels, pourvu que ces faits se soient produits à une époque convenablement reculée. On peut, paraît-il, considérer la résurrection de Jeanne d'Arc comme une mystification, et ajouter foi à celle de Lazare ! » — Un peu plus de logique siérait bien à ces esprits irréfléchis qui étagent la vérité suivant les étapes qu'ils ont parcourues !

Dans l'état actuel de la science, s'il se présente un fait anormal, extraordinaire, qui tient du prodige, — parce que nous ne le comprenons pas de prime-abord — nous n'avons garde cependant de crier au miracle ; le monde rirait et avec raison, de notre naïveté enfantine. Nous étudions le phénomène nouveau et nous en cherchons la loi. « Nos pères, dont quelques-uns se font gloire de conserver la foi, nos pères brûlaient les sorciers ; nous, nous démasquons les Davenport et nous échangeons des plaisanteries avec la tête du décapité parlant. » (1)

Voilà pour la méthode ; disons quelques mots de la doctrine. Comme les principes de la théologie émanent d'une source supérieure et surnaturelle, ils doivent avoir un caractère de bonté, de solidité et d'efficacité absolues ; le dieu qui les a confectionnés, sous peine de n'être pas Dieu, les a faits tels pour tous et pour toujours. Or, nous savons que nous sommes des êtres imparfaits, mais perfectibles et indéfiniment perfectibles, d'où il suit fatalement que la doctrine théologique, créée de toutes pièces, doit « se trouver, tôt ou tard, en désaccord avec l'état des connaissances morales dont elle avait d'abord favorisé le développement... En effet, quel est l'homme à la conscience duquel ne répugnent pas aujourd'hui les peines de l'enfer ? Quel est le théologien qui ose développer ce dogme devant un public éclairé ? Oui, la morale a progressé depuis le sanglant sacrifice du calvaire ; la liberté de conscience est un dogme humain que nous n'avons pas puisé dans l'Evangile, aucune Eglise ne nous a enseigné la tolérance, et nous réprouvons la guerre, que les théologies glorifient. Pour n'avoir pas d'origine mystérieuse, ces principes nouveaux n'en ont pas moins d'autorité ; on n'entend plus prêcher l'intolérance et nous avons vu, il y a peu, des croyants présenter eux-mêmes des circonstances atténuantes, pour excuser leur Dieu de s'être dénommé *Deus Sabaoth*, le Dieu des armées. » (2)

marchands d'orviétan ! — Notre-Dame de Lourdes fait beaucoup de bruit aujourd'hui, mais ce n'est pas à cause de son eau miraculeuse ; c'est parce que cette madone bé-névole sert de prétexte à des manifestations politiques faites par les légitimistes et par la prêtraille de France, dans le but de restaurer Henri V le Ramolli !

(1) L. ANDRÉ-NUYTZ, page 8. — (2) Le même, page 9.

(1) L'ANDRÉ-NUYTZ, page 6. — (2) Le même, page 7.

(*) Ajoutons un autre exemple : Est-ce que Louise Lateau a réussi à faire croire à ses entretiens célestes ? Est-ce que la médecine n'a pas expliqué le cas de cette stigmatisée à moitié folle ? Le piège grossier des prêtres qui exploitaient cette maladie assez rare a été découvert et Louise Lateau a été abandonnée, au grand dommage des

En résumé donc, la méthode théologique répugnait à l'esprit moderne et sa doctrine, relativement bonne dans l'enfance des sociétés, a perdu aujourd'hui toute sa valeur. Méthode et doctrine sont devenues également impuissantes à nous guider désormais ; notre devoir est de les repudier, et de combattre le reste d'influence qu'elles ont conservée sur l'esprit de quelques hommes attardés ou aveuglés par les jongleries de leurs derniers représentants.

(A continuer.)

LE MÉTIER JACQUART.

Influence des Machines.

I.

En 1801, le mécanicien Joseph Marie Jacquart présenta à l'Exposition de l'Industrie à Paris, un mécanisme propre à perfectionner le métier à tisser. Le jury lui décerna une médaille de bronze, « POUR AVOIR TROUVÉ, dit simplement et laconiquement le rapport, UN APPAREIL QUI SUPPRIME UN OUVRIER DANS LA FABRICATION DES TISSUS BROCHÉS ! »

En effet, Jacquart venait de découvrir un moyen d'augmenter les bénéfices de la classe exploitante. Comme sa vie et l'histoire de son invention sont peu connues, surtout parmi les classes ouvrières, dont une grande partie emploie le métier qu'il a perfectionné, retraçons-les en quelques mots.

« Joseph Marie Jacquart, dit M. Hoeffler dans le *Dictionnaire de Biographie universelle*, est né à Lyon, en 1752 et mort à Oullins, le 7 août 1834. Il était fabricant de chapeaux de paille ; lorsque, après la paix d'Amiens, les communications se rouvrirent entre la France et l'Angleterre, un journal anglais lui tomba entre les mains et il y lut l'annonce d'un prix proposé pour la construction d'une machine destinée à fabriquer des filets ou de la dentelle. »

Cette annonce le rappela aux goûts de son enfance. En effet, dès ses plus jeunes années, il s'était senti attiré vers la mécanique, et déjà en 1790, il avait imaginé un mécanisme perfectionnant le métier du tisserand. Il avait oublié « cette inspiration de son génie » ; le journal anglais la lui rappela. Il se mit aussitôt à l'œuvre, réussit complètement, puis retourna à ses travaux ordinaires, se contentant « de sa propre satisfaction. » Seulement, un jour d'humeur joyeuse, il confia à un ami la pièce de filet ou de dentelle confectionnée.

Son ami courut aussitôt le dénoncer au préfet qui, appelant l'inventeur, demanda à voir la ma-

chine. Jacquart lui demanda trois semaines de répit pour la remettre en état et y ajouter quelques perfectionnements.

« Il porta son appareil chez le préfet, ajoute M. Hoeffler à qui nous empruntons ces détails, puis, le priant de poser le pied sur une pédale, il lui montra comment un nouveau nœud venait s'ajouter à la pièce montée sur le métier. La machine fut expédiée à Paris ; et peu après, arriva l'ordre d'y amener Jacquart. On prit l'avis pressant du ministre pour un ordre d'arrestation, et Jacquart regardé comme conspirateur, fut accompagné par la gendarmerie ! Arrivé à Paris : « C'est donc toi, lui dit Carnot, au Conservatoire des Arts et Métiers, qui prétends faire l'impossible : un nœud avec un fil tendu ! » Jacquart refit l'épreuve devant lui et fut immédiatement attaché au Conservatoire, où il s'appliqua dès lors, à perfectionner les métiers à fabriquer les soieries. Avant lui, tous les fils qui doivent se lever ensemble pour former les tissus des étoffes brochées étaient levés par des cordes que tirait un ouvrier auquel le tisseur était obligé de les indiquer. L'appareil Jacquart soumit cette manœuvre compliquée à un procédé régulier, tirant son mouvement d'une simple pédale que l'ouvrier fait aller par lui-même. »

C'est cette suppression d'un ouvrier qui lui valut, en 1801, une médaille de bronze. Alors, il prit un brevet d'invention. Ce ne fut qu'en 1806 qu'il parvint, à Lyon, à monter un métier de sa façon. Il fut chargé alors, moyennant une pension, de diriger les travaux de fabrique des établissements communaux. Ici, commença pour Jacquart une vie de lutte et de peines. Les ouvriers, voyant que cette machine nouvelle supprimait des bras, s'irritèrent et quelques uns, furieux, lui firent une opposition très-forte. Un jour même, l'inventeur manqua d'aller prendre un bain forcé dans le Rhône. D'autre part, des gens qui n'avaient su mettre en œuvre sa machine, lui demandèrent, au Conseil des prud'hommes, des dommages et intérêts, et voici ce qui advint. « *Le métier fut brisé publiquement, par sentence du conseil, le fer vendu comme vieux fer, et le bois comme bois à brûler.* »

Il ne se découragea pas et plus tard, le gouvernement impérial lui alloua une prime pour chaque métier qu'il monterait. Jacquart en fixa lui-même la quotité à cinquante francs. « En voilà un, dit Napoléon, en signant le décret, qui sait se contenter de peu ! »

Dès 1812 le métier fut généralement adopté par tous les manufacturiers. Quelques nouveaux perfectionnements valurent à l'inventeur une nouvelle médaille, d'or cette fois, en 1819. A partir

de cette date jusqu'au jour de sa mort, Jacquart vécut, tranquille, obscur, presque ignoré, à Oulins, (près de Lyon) où il avait quelques parents.

II

Les travailleurs irrités ont crié : Anathème aux machines ! à une époque d'ignorance relative, et nous avons tenu à rappeler ce fait qui fut vrai pour Jacquart, comme il fut pour d'autres inventeurs, parce que nos ennemis nous accusent constamment de nier le progrès humain, bien plus, de nous sentir à l'aise dans cette désolante doctrine de l'abdication de l'esprit et de l'intelligence. Disons franchement, une fois pour toutes, ce qu'il y a de vrai et de faux dans cette accusation irréfléchie et sans preuves. Dans l'œuvre générale de la production, quel a été jusqu'ici le rôle des machines ? N'ont-elles pas augmenté dans une mesure presque fabuleuse, la puissance du Capital ? Les richesses qu'elles ont mises au jour n'ont-elles pas été aussitôt la proie des capitalistes exploités ? Leur introduction multipliée dans le champ de l'industrie n'a-t-elle pas amené un chômage immédiat, plus ou moins grand et plus ou moins long, et par suite, des souffrances parfois vives et qui ont poussé aux grèves ou à l'émeute ? Les machines, instruments inconscients, n'ont-elles pas sacrifié l'ouvrier au progrès ? N'ont-elles pas forcé l'individu à céder devant la société ? Au lieu de profiter à une seule classe de gens, les machines ne devraient-elles pas être utiles et profitables pour tous, d'autant plus que généralement ce sont de simples ouvriers qui découvrent les améliorations à introduire, les perfectionnements à réaliser, les machines nouvelles à créer ?

Si nous sommes parfois douloureusement affectés par ces résultats immédiats et du reste inévitables de la création des machines, est-ce à dire pour cela que nous les condamnons ? Non, et ceux-là seuls peuvent le soutenir qui ont *intéressé* à nous calomnier. « Quiconque ne veut pas s'obstiner à ne pas comprendre, disait un jour éloquemment un de nos bons amis, César De Paepe, sait parfaitement que ces anathèmes ne s'adressent pas à la machine, à l'inventeur, au progrès et au savoir, qui sont bien innocents des infamies sociales, mais que ces malédictions retombent toutes entières sur la société actuelle, sur cette société où tous les perfectionnements de la production, toutes les découvertes de la science, tous les progrès de l'intelligence, toutes les innovations de l'industrie, ne servent qu'à développer de plus en plus le double fléau de l'opulence oisive et de la pauvreté laborieuse, du parasitisme et du paupérisme du bourgeoisisme, et du prolétariat ! »

La vérité est que les travailleurs ont pleinement cette intelligence qu'on leur dénie, du rôle bien-faisant des machines dans la production ; ils savent que ces instruments nouveaux, quoiqu'ils y soient aujourd'hui encore en quelque sorte asservis, sont la condition essentielle de leur émancipation, de leur affranchissement. Ils savent que l'action des forces naturelles est appelée à remplacer en partie le travail de leurs bras, et généralement la partie la plus ardue et la plus pénible de ce travail ; ils savent que les machines, avec un effort moindre, produisent davantage et deviennent ainsi la source de nouvelles richesses, d'un capital général plus grand et par conséquent d'une puissance générale également plus grande ; ils savent enfin que les machines, par ce travail moindre et cette production plus étendue, rendent seules possible le bas prix des produits combiné avec l'augmentation des salaires. Mais s'ils savent en même temps et par expérience, que, dans la société actuelle, l'introduction des machines amène pour eux bien des douleurs et bien des mécomptes, n'ont-ils pas le droit de se prémunir contre elles, de se garantir mutuellement contre leurs résultats funestes ? Et c'est au fond tout simplement ce qu'ils font par les sociétés d'assurance mutuelle, par les caisses de secours contre les chômages et autres institutions analogues. Il ferait beau voir les maîtres, qui s'ingénient à rendre les travailleurs inutiles, leur interdire de chercher les moyens de garantir leur existence, de sauvegarder leur pain, le pain et la vie de leurs familles ! Ce serait odieux si ce n'était avant tout ridicule et absurde. Et voilà cependant ce que conseillent — ils ne peuvent l'ordonner — les prétendus sauveurs patentés de l'ordre et de la famille, de la propriété et de la religion !

L'influence des machines sur la destinée du prolétaire a été jusqu'ici double, et doublement malheureuse. Dans certains cas, elle a été funeste en rendant son sort plus précaire encore, soit par le chômage obligé, soit par l'émigration forcée et toujours douloureuse. Dans d'autres, elle a été négative et partant mauvaise aussi, par la continuation de son état d'asservissement au capital, d'insolidarité dans ses rapports avec le patron, d'opposition antagonique avec les intérêts du maître. — Et c'est pour aboutir à un pareil résultat, se demande H. Denis, dans un travail sur le Congrès de Bruxelles de l'Association internationale des Travailleurs, à cette horrible monstruosité que l'humanité travaille et peine depuis tant de siècles, que chaque jour est marqué d'un progrès nouveau dans les sciences, les arts, les métiers, toutes les branches de l'activité humaine ? — Quelle poignante ironie ! Il faut échapper

à cette humiliante situation, qui est comme un défi arrogant jeté à la raison et à la conscience humaines. Comment? par la science; par les sciences physiques qui permettront à l'homme d'utiliser encore mieux, en les dirigeant à son profit, les forces naturelles; par les sciences sociales qui, mieux étudiées, plus répandues surtout, feront prévaloir la justice dans les rapports humains, et conjureront la fatalité!

Meeting d'Ivoz-Ramet.

Dimanche dernier, 20 octobre, la section d'Ivoz-Ramet avait organisé un grand meeting avec le concours du Conseil fédéral du Bassin de la Vesdre de l'Association internationale des Travailleurs.

Ce meeting, auquel cependant n'assistèrent pas autant de travailleurs qu'on eût été en droit d'en attendre, aura, pensons-nous, une utile et salutaire influence sur la marche de la section d'Ivoz, qui dans ces derniers temps, s'est un peu relâchée, pour des motifs dans lesquels nous n'avons pas à entrer ici.

A trois heures de relevée, la séance s'ouvrit sous la présidence du compagnon Arnold, d'Ivoz. Cinq orateurs prirent successivement la parole: les compagnons Arnold, Coumont, Pierre Fluse, Hacray et Victor Dave.

Le compagnon Arnold, président, exposa d'abord la situation de la section. Puis, il fit un court historique de la grève qui avait eu lieu à Ivoz et qui venait à peine de finir. Les travailleurs y ont obtenu gain de cause, mais seulement partiellement; au lieu d'obtenir l'augmentation de salaire qu'ils avaient demandée, les patrons n'ont consenti qu'à une augmentation moindre. Les travailleurs, forcés de se déclarer satisfaits, ont repris le travail. Mais s'ils avaient eu une société de résistance bien organisée, ils auraient pu lutter plus longtemps et ils auraient certainement triomphé *complètement*, au lieu de ne réussir que *partiellement*.

Le compagnon Arnold ne croit pas que l'exploitation des patrons soit un fait indépendant; il croit, au contraire, et prouve abondamment que tous nos ennemis, indistinctement, se sont coalisés pour nous gruger de toutes les façons. Ainsi, il entretient l'assemblée de l'exploitation gouvernementale et de l'exploitation cléricale; il cite maint exemple à l'appui de ses assertions. En ce qui concerne l'exploitation cléricale, il parle quelque peu du curé d'Ivoz et de son église. Ce brave homme, paraît-il, ne veut plus du dicton: « Un bon prêtre ne fait pas deux messes pour le même argent; » il y a substitué celui-ci: « Un brave pasteur peut se faire payer *trois* fois pour débiter les mêmes sornettes. » Le compagnon Arnold raconte spirituellement plusieurs autres faits d'exploitation de ce curé qui font beaucoup rire l'assemblée. Son discours est vivement applaudi.

Le compagnon Coumont, de Verviers, prend acte des paroles prononcées par le président, à

propos de la grève d'Ivoz, pour entretenir les auditeurs de la formation des corps de métier et du groupement de ces corporations. Il en expose la haute utilité ainsi que l'incontestable influence sur l'organisation du travail dans la société future. Pour bien montrer quelle est la marche à suivre dans la formation de ces groupes et surtout dans leur fédération, il cite et commente divers articles du règlement admis par les corporations de métier du bassin de la Vesdre. Il conclut en engageant les travailleurs d'Ivoz à suivre la voie dans laquelle sont entrés depuis longtemps leurs frères de Verviers.

Le compagnon Hacray, comme pendant à l'historique de la grève d'Ivoz, fait par le camp. Arnold, président, raconte la grève du centre, dans le Hainaut. Les houilleurs de ce pays ont triomphé pleinement dans leurs justes réclamations; tous les charbonnages ne travaillent plus maintenant que dix heures par jour. Cette grève a réussi, non pas grâce aux sociétés de résistance établies dans le Centre, — il n'y en a pas — mais grâce au dévouement personnel des membres de l'Internationale. Mais les travailleurs du centre ont compris le danger de se fier ainsi exclusivement aux sentiments de fraternité ouvrière. Aussi, il fait beau voir aujourd'hui avec quelle animation, avec quelle ardeur les ouvriers du centre organisent partout des sociétés de résistance. Ils ont compris quel parti ils pourront tirer de cette institution absolument nécessaire aujourd'hui dans la lutte du travail contre le capital et l'orateur compte bien, dit-il en terminant, qu'à Ivoz il verra avant peu une forte société de résistance qui pourra s'affilier avec les autres des environs d'abord, avec celles de tout le pays et de l'étranger ensuite.

Le compagnon Fluse est aussi convaincu de la nécessité de l'association sous toutes les formes que de la nécessité où est l'homme de manger pour vivre. L'association est le grand fait qui domine toute l'histoire du dix-neuvième siècle. C'est aussi par l'association seule que nous pouvons espérer triompher. Nos ennemis comprennent tellement bien que là est le salut du monde moderne, du monde du travail, que dans tous les pays où ils osent encore le faire, ils suppriment le droit d'association. En France, la loi Dufaure, qui punit des peines de l'emprisonnement et de l'amende, les travailleurs convaincus d'appartenir à l'Internationale; en Allemagne, les lois de l'Empire qui ne permettent pas davantage l'affiliation à cette association qui fait trembler le monde. L'Italie dissout violemment les réunions qui portent ombrage à sa douce quiétude; l'Autriche emprisonne ses socialistes; la Russie envoie mourir dans les plaines froides et tristes de la Sibérie ceux qui ne s'accrochent pas des lois iniques de leur pays. Partout nos gouvernants essaient de nous détourner, et le plus souvent par la violence, de l'exercice de ce droit d'association. C'est pour cela que nous devons le développer de plus en plus. Là seulement est notre salut; grâce à l'association, nous deviendrons la force, puisque nous sommes déjà individuellement, le nombre; non pas la force qui stérilise et

qui tue, mais la force qui féconde et qui vivifie. C'est parce que l'Internationale a compris ce grand principe et l'applique, qu'elle porte dans ses flancs la régénération de l'humanité.

Le compagnon Dave parle d'abord des grèves, et ensuite des Sociétés de résistance, par rapport aux grèves. La grève aux yeux de l'Internationale, d'accord en cela avec les données de la science sociale, n'est pas le moyen d'arriver à l'abolition, à l'extinction de la misère, elle est simplement un instrument de combat et de lutte qui nous aidera beaucoup à arriver à nos fins. Mais cet instrument est tour à tour très-faible ou très-puissant. Il est très-faible si la grève a été mal inspirée et est par conséquent mal dirigée. En effet le résultat en est alors ordinairement négatif ; on reprend alors son travail aux mêmes conditions dans lesquelles on l'a abandonné. Et non pas même à des conditions identiques, mais souvent plus mauvaises, par ce que le travailleur, n'ayant pas réussi, éprouve du découragement pour la lutte à venir ; parce que forcé de rentrer à l'atelier, vaincu et humilié, il se sent amoindri dans sa dignité et devient encore davantage le *sujet* de son maître. La grève est très-puissante au contraire, lorsque, après avoir établi sa légitimité, elle arrive à temps et lorsqu'elle est bien organisée. Toutes les époques, en effet, ne sont pas également bonnes ; c'est aux travailleurs à juger de ce point. L'organisation des grèves, ensuite, ne peut être faite convenablement que par les sociétés de résistance.

L'orateur développe ensuite les avantages nombreux des sociétés de résistance, leur rôle essentiellement militant dans le présent, et leur mission toute pacifique dans l'avenir. Il insiste surtout, pour le présent, sur la formation de ces groupes et leur fédération d'abord régionale, puis internationale.

Après ce discours, le compagnon Arnold, prononça encore quelques paroles et la séance fut levée vers 6 heures du soir.

(Communiqué.)

Des Journalistes.

1792.

Paris en ce temps-là vit des luttes sans nom ;
Les sections veillaient : les voix de la Commune
Dominaient les échos sinistres du canon ;
Dans le sombre faubourg la borne était tribune ;

Un chaos enfantait des mondes inconnus ;
Les principes forgés dans l'immense fournaise
Eclairant de lueurs larges les chocs confus
Où *Ça ira* grondait avec la *Marseillaise* ;

Et l'on assistait à l'épanouissement
Lumineux et soudain des vérités écloses
Au soleil d'août, dans le vaste écroulement
Des institutions, des hommes et des choses.

Enivrés d'avenir, entourés de débris,
Les penseurs se faisaient tribuns et pamphlétaires,
Combattaient pour l'Idée et mouraient à Paris,
Pendant que vers le Rhin mouraient les volontaires.

Camille! Loustalot! vos journaux à deux sous
Qu'épelaient dans la rue un héros en guenilles,
Brûlants feuillets noircis par des têtes de clous,
Déshabillaient les rois et prenaient les bastilles.

L'enthousiasme alors ne se marchandait pas,
Nul salaire n'étant à la hauteur des tâches,
Et l'ombre devenant opaque vers le tas
Dédaigné des laquais, des traîtres et des lâches.

Jours étranges, ceux-là ! ce n'était pas le temps
Où le gredin le plus mince se fait apôtre,
Et débite aux badauds, à beaux deniers comptants,
La boue où son cynisme argumente et se vautre ;

Alors des charlatans barbouillés de couleurs,
Ne tenaient pas encore ouvertes leurs boutiques
Et ne revendaient pas ce qu'on leur paie ailleurs
A la foule des sots béats et des sceptiques.

Tandis que se dressait, parmi les factions,
L'aveugle guillotine encore inassouvie,
Défiant les hasards et les révolutions
Comme enjeu chacun avait donné sa vie.

Chacun était frappé, mais tombait vaincu
Et sans regrets, soldat de causes éternelles.
On savait et pouvait mourir, ayant vécu
Dans le rayonnement des heures solennelles.

ROBERT LUZARCHE. (1)

(1) Nous avons tenu à reproduire cette pièce de vers peu connue d'un jeune et vaillant lutteur. Robert Luzarche est mort il y a dix-huit mois dans toute la ferveur de sa foi républicaine et sociale. Il était venu en Belgique, il y a sept ou huit ans, lorsque l'Empire barra le passage en France à la RIVE GAUCHE. Il avait vingt ans et était déjà consumé de ce mal intérieur dont souffre toute notre génération : l'amour de la justice et la soif de l'idéal. Comme beaucoup d'autres, il aura été à la peine ; et comme beaucoup qui furent ses amis et qui ne sont déjà plus, il n'aura pas vu le triomphe. Luttons comme lui, comme eux, et peut-être quelques rayons du soleil nouveau éclaireront nos dernières années, nos derniers jours....